

S'il est le plus connu des chanteurs « vietnicks », Bob Dylan cependant n'est pas le seul. Toute une génération l'a suivi. [...]

Les massacres du jour ou ceux de demain ne sont pas les seuls à être dénoncés. De même que Bob Dylan se demande pourquoi « nous avons pardonné aux Allemands », qui « sont devenus nos alliés, bien qu'ils aient anéanti six millions d'hommes dans leurs foyers », la fragile Buffy Sainte-Marie, authentique Indienne de 23 ans, demande à ses compatriotes « où, dans nos livres d'histoire,

est mentionné le génocide qui est à la naissance de ce pays ? ». Nouvelle venue, Buffy Sainte-Marie menace déjà Joan Baez, l'égérie du mouvement pacifiste qui refuse depuis plusieurs mois de payer la partie de ses impôts correspondant aux dépenses d'armement. Mais la chanson, même très engagée, ne lui suffit plus ; elle vient de fonder en Californie un institut pour l'étude de la non-violence. [...] ■■■■

Le Monde, 25 mars 1966

« Il m'ennuie à mourir »

Par Nik Cohn

Nik Cohn est l'un des journalistes musicaux les plus pertinents de son époque. Caustique, iconoclaste, il n'hésite pas, dans l'un des textes de son recueil *Awopbopalooobop alopbamboom, l'âge d'or du rock*, publié en 1970 dans son édition originale, à remettre en question l'idole Dylan. « Il m'ennuie à mourir [...] un talent mineur », dit Cohn. Cependant, il lui reconnaît d'avoir fait de la pop un genre « adulte ». Avec un rien de regret.

NIK COHN
(1946)
Critique musical britannique, il est notamment célèbre pour un article sur la mode du disco, paru en 1975 dans le *New York Magazine*, qui inspirera le film *La Fièvre du samedi soir*. Article inventé de toutes pièces, comme l'a, depuis, reconnu son auteur.

C'était un drôle de type. Question technique, il était nul : il jouait mal de la guitare, mal de l'harmonica, ne chantait presque jamais juste et possédait une voix moche, nasillarde, geignarde. Mais bizarrement, elle hypnotisait, elle s'insinuait dans votre tête. Même si elle ne vous plaisait pas, elle vous touchait.

Quant à ses chansons, au départ, elles débordaient de bonnes intentions – contre la guerre, contre la société, contre le Dieu fric, bourrées de réponses faciles – et, pour le style, elles brassaient d'innombrables influences : le folk-blues et le Beat et Dada, Woody Guthrie, Robert Johnson et Allen Ginsberg, Big Joe Williams et Rimbaud. « Ouvrez vos oreilles, disait Dylan, et vous êtes influencés. »

Si on met de côté sa propagande de cinquième catégorie, il était impressionnant. Il avait de l'imagination, de l'énergie et de la verve,

il maniait très bien les mots, possédait un sens aigu du langage imagé et, surgi de nulle part, il apparaissait, à 20 ans, comme quelqu'un de spécial. Du reste, dans le Village, il est devenu culte, il donnait le ton et, à l'époque déjà, certains voyaient en lui un génie, un prophète primitif.

Physiquement, il était plutôt mignon : chevelure bouclée, peau lisse. Il paraissait timide, ses pieds ne tenaient pas en place, il se montrait agréable. Parfois, c'était tout le contraire, il devenait vraiment méchant, mais la plupart du temps il avait un charme pas possible : Allen Ginsberg le trouvait adorable et Joan Baez était d'avis qu'il possédait une vraie beauté intérieure.

Avec ce style, il a mis New York à ses pieds : il enregistra des disques, écrivit *Blowin' in the Wind*, qui allait donner un tube à Peter, Paul



and Mary, et vendit beaucoup d'albums. Fin 1963, après avoir retourné le festival de Newport, il émergea comme le nouveau leader du folk américain.

Mais ensuite, il dépassa de loin le statut de chanteur folk, il devint plus important que Woody Guthrie, Pete Seeger ou Joan Baez ne l'avaient jamais été, tout simplement parce que ses disques ont trouvé des acheteurs au-delà du public folk habituel. Dylan touchait un vaste public d'adolescents, des jeunes qui n'avaient probablement jamais écouté de folk avant, mais en étaient arrivés à mépriser les titres classés dans le top 40 qu'ils considéraient comme de la soupe, de la guimauve, et voulaient une musique honnête, sinon intelligente.

Dix ans plus tôt, ils auraient pu être des fans de modern jazz, porter des lunettes noires et couvrir les murs de leurs chambres de photos de Bird¹, mais dans les années soixante, le jazz avait viré chiant ou incompréhensible, ou les deux. Dylan a comblé ce vide. [...]

Ce que je pense de lui ? Pas grand-chose en fait : il m'ennuie à mourir. Contraint et forcé, je distingue bien son originalité, je reconnais qu'il compose de bonnes mélodies, qu'il a le sens de l'humour et une jolie gueule, qu'il a immensément influencé la pop, mais je n'y prends aucun plaisir, il me débeacte. Rien que le son de sa voix geignarde, je ne peux pas.

Comme poète, il a été vraiment inspiré par moments – *Gates of Eden*, *Vision of Johanna* –, mais le plus souvent je le trouvais mou, sentimental et très surfait.

Franchement, je crois que c'est plus la faute de ses fans que la sienne : si on s'en était tenu à le présenter comme un jeune compositeur de talent, un parolier intelligent, une image forte, il aurait eu toute ma sympathie. Bon, je n'aurais probablement pas acheté ses disques pour autant, mais peut-être n'en aurais-je pas dit de mal non plus. Ce que je ne supporte pas, c'est

l'idée d'un Dylan prophète, messie pour adolescents, et toutes ces autres images qui lui ont valu d'être vénéré. Personnellement, je le vois comme un talent mineur mais supérieurement doué pour l'autopromotion et la légende bricolée, ce qu'on retrouve exactement chez Elvis, Mick Jagger ou Jim Morrison, ou tous ceux qui ont marqué la pop de leur empreinte. Le hic est que Dylan a été encore plus surévalué.

Je reconnais qu'il compose de bonnes mélodies, qu'il a immensément influencé la pop, mais je n'y prends aucun plaisir, il me débeacte. Rien que le son de sa voix geignarde, je ne peux pas.

En tout cas, voilà pourquoi je n'ai pas essayé de juger sa musique dans le détail ni tenté de l'expliquer, lui, je n'ai rien d'utile à en dire. Dans ma vie, une seule ligne de *Book of Love* des Monotones compte plus que la totalité de l'album *Blonde on Blonde* de Dylan – je suis irrécupérable, non ?

Son influence sur la pop n'en reste pas moins énorme : il a bousculé presque tout le monde – les Beatles et les Stones, Jimi Hendrix et Cream et les Doors, Donovan et les Byrds – et presque tout ce qui sort de nouveau maintenant puise à sa source. Avec lui, la pop est devenue adulte, il lui a donné un cerveau.

Au bout du compte, ce n'est pas tant qu'il ait changé le rock : il en a tué une sorte et l'a remplacée par une autre. Et si la sorte qu'il a tuée était aussi celle que j'aimais, eh bien ce n'est pas vraiment de sa faute. ■■■■

Awopbopaloobop alopbamboom,
l'âge d'or du rock. Préface de Greil Marcus,
traduction Julia Dorner © Allia, 1999

1. Le saxophoniste Charlie Parker.

